

FLUCTUATIONS

© cycle été 2024 de Tiers Livre
tous les textes restent propriété de leurs auteurs

Clarence Massiani

FLUCTUATIONS

TABLE DES CHAPITRES

	J'ai dû naître	page 7
	Lentement	page 9
	Couloir	page 11
	La barette	page 17
	Habiter	page 21
La femme qui courait après son corps		page 23
La maison dans le virage		page 25
Soir et matin		page 27
Qui frappe à la porte		page 30
A contre courant		page 32
Il a...		page 34
Traversées		page 36
Rendez-vous		page 40
On n'a jamais essayé		page 43
Amoureuse		page 45
Tu ne dis rien		page 48
Rêve ou réalité		page 51
Instantanés		page 52
Imageries		page 54
Aucune photo de toi		page 55
Questionnement		page 57
Rue Victor Hugo		page 65
En bas de chez moi		page 68
Suman dort		page 72
Odeurs		page 74
Bruits de tournage		page 77
D'un amour		page 79
Œuvres		page 82
La porte entrebaillée		page 84

J'ai du naïtre,

J'ai du naïtre puisque je suis là. J'ai du naïtre mais je n'ai aucune réminiscence de cette naissance. J'ai du naïtre mais suis-je véritablement née ? J'ai du naïtre mais ai-je vécu ?

J'ai vécu,

J'ai vécu enfant mais je n'ai pas tout aimé. J'ai vécu avec des parents, des soeurs et des frères mais j'ai tout oublié. J'ai vécu mais étais-je réellement présente ? J'ai vécu mais je me demande encore qui était cette fille. J'ai vécu mais seuls quelques restes ont subsisté. J'ai vécu sans vivre. J'ai vécu sans savoir où j'allais. J'ai vécu avec un poids. J'ai vécu un peu morte. J'ai vécu avec le désir de mourir mais pas le courage. J'ai vécu en cherchant la porte de sortie, la lumière. Je l'ai trouvé.

Et je suis née,

Je suis née à moi-même. Je suis née à mon corps. Je suis née à mon visage. Je suis née à mon coeur. Je suis née à la douceur. Je suis née à l'espoir. Je suis née à l'avenir.

Et j'ai compris,

J'ai compris que j'existais. J'ai compris que j'avais le droit de vivre. J'ai compris que je pouvais grandir. J'ai compris que je n'étais pas mes parents. J'ai compris que je devais apprendre. J'ai compris que je devais rejeter ce qui m'avait été appris. J'ai compris que je devais m'émanciper. J'ai compris que je devais changer de peau. J'ai compris que je devais extraire tout ce que l'on m'avait inculqué. J'ai compris que je n'étais que le fruit des autres. J'ai compris qu'il me fallait me peler. J'ai compris qu'il me fallait être moi.

J'ai tout fait pour faire ce que j'avais à faire.

Mais ai-je réussi ?

Lentement

Rouler sur la nationale. 90 km heure. Se faire arrêter par la police. Panneau à 70 km. Etre vue et prise. Donner papiers, vérification, remise et sermon. Redémarrer. Rouler. Arriver à destination. Centre commercial de 1km² de côté. Fabriqué au milieu des champs. Parking gris. Plafond bas. Se garer sous une lumière verte qui devient rouge. Ecouter les faux bruits d'oiseaux sortant des enceintes. Humer le faux parfum. Marcher. Entrer par les portes coulissantes. Aller aux toilettes. Regarder les magasins. Déambuler dans les rayons. Prendre des vêtements. Essayer dans les cabines. Se regarder, se jauger, se juger, se décider. Ressortir. Acheter, payer, doigt sur la carte bleue. Donner son email, son téléphone, son code postal pour la facture, le ticket. Donner toutes ses informations personnelles en se demandant pourquoi. Porter le sac. Marcher. Regarder les vitrines. Jennyfer, Zara, Mango, Galeries Lafayette, Etam et Cie. Les néons. Les prix. Réfléchir. Chaussures, pas chaussures ? Pas chaussures. Grimper avec l'escalator. Se laisser

transporter. Tendre vers le bas. Se sentir monter. Marcher. S'arrêter. Entrer. Toucher les tissus. Se contempler dans les miroirs. Reposer. Continuer. Rêvasser. Essayer une veste, une robe, un pantalon. Et tout laisser aux vestiaires. Ouvrir et fermer la fermeture éclair d'un sac à main. Mettre un chapeau d'été sur la tête. Le laisser choir sur les comptoirs. Effleurer un foulard. Avoir envie de tout. Réessayer. Se décourager. Se dire qu'on a assez pris. Oui mais ce tee-shirt...cette veste...cette jupe...non, non, non, assez ! Etre fatiguée. Chercher un endroit pour manger. Commander. S'asseoir, boire et se restaurer. Repartir. Conduire. Lentement.

Couloir

Le couloir est long. Le couloir est rempli de vitrines. Le couloir luit sous un plafond de néons. Le couloir est musical. Le couloir est la frontière entre les deux côtés. Le couloir est l'entrée de toutes les portes. Le couloir ne vend rien, ne propose rien. Le couloir et ses quelques banquettes dans lesquelles, on peut se vautrer en cas de nécessité absolue, dans lesquelles, éreintés, les femmes et les hommes peuvent allonger leurs jambes entourées de leurs sacs d'achats compulsifs ou réfléchis. Le couloir peut être parcouru de gauche à droite ou le contraire. Le couloir peut se prendre lentement ou rapidement. Il n'y a pas de raison de rester à traîner dans le couloir, mais la tentation est grande.

Ce jour-là, le couloir serait presque vide. Il n'y aurait que quelques pauvres âmes qui errent, ici ou là, ne sachant pas où diriger leurs pas. Il n'y aurait que

quelques pauvres âmes en peine venus perdre du temps dans ce carré de 1km² de côté. Il n'y aurait que quelques silhouettes qui seraient là à poser leurs regards furtifs sur les vêtements, panneaux d'affichages de promotion et mannequins exposés. Un couple de parents traînant un enfant morne, trois adolescentes rivées sur leurs écrans, un homme mal habillé doté d'un pantalon orange élimé et d'un chapeau vert trop grand. Ils n'auraient pas d'argent, pas d'envie, pas d'énergie, traversant le couloir, sans vie. Ils se demanderaient pourquoi ils auraient atterris là, en ce jour gris. Ils se demanderaient s'il ne vaudrait mieux pas reprendre leurs véhicules et repartir. Ils seraient comme vidés de leurs sens, absorbés dans leurs solitudes, éteints.

Le couloir est long. Le couloir peut être traversé dans un sens comme dans un autre. Le couloir mène partout ou nulle part, il tourne en rond.

L'enfant, soudain, s'arrêterait en plein milieu et s'écrierait *je veux ce jouet*. L'enfant s'écrierait, réveillant ses parents qui regarderaient, de part et d'autre pour

découvrir dans une vitrine éclairée, une petite voiture télécommandée rouge vif, qui semblerait les appeler de ses phares allumés. *S'il vous plait, s'il vous plait.* L'enfant supplierait et les adolescentes qui auraient quitté leurs téléphones, riraient devant l'embarras des parents. Les adolescentes, ragaillardies, entreraient dans une boutique de maquillage où devant des miroirs, elles danseraient en contemplant leurs lèvres rougies. L'homme mal habillé s'arrêterait devant des costumes, étudierait les prix, réfléchirait et entrerait. Les parents achèteraient la petite voiture rouge vif et ressortiraient avec leur petit, ravi. L'homme tout chic saluerait les adolescentes de son nouveau chapeau bleu. Celles-ci lui répondraient et s'éloigneraient, en courant. Il y aurait d'autres femmes et des hommes qui arriveraient.

Le couloir dans un sursaut s'anime. Le couloir s'envahit de voix. Le couloir est rempli de pas, de va et vient, d'allers et retours, de trépignements, d'hésitations et d'enjambées. Le couloir est noir de monde. Le couloir est bruyant. Le couloir duquel on ne peut plus rien voir.

Les gens entreraient et sortiraient, avec ou sans sacs. Les gens téléphoneraient : *mais tu es où ?* se parleraient : *j'ai faim, on se rejoint au Mc Do. Tu as vu les chaussures que je viens de me trouver. Elles sont trop bien !* se disputeraient : *Maman, pourquoi tu lui as pris cette robe et pas à moi. Mais je ne l'aime pas la jupe, je veux une robe. Armand, cela suffit, allons nous en il y a trop de monde, Armand vous m'écoutez ? Peux tu dire à ton père que je vais aller m'asseoir chez Paul pour prendre un café. Non, on ne va pas chez Apple. Non je ne t'achète pas un IPAD. Avec ton argent ? Et bien fais ce que tu veux, je m'en fiche* se regarderaient : *on est bien là, oui c'est cool.*

Le couloir est vivant. Le couloir grouille. Le couloir est un cadeau. Le couloir est l'ouverture vers tous les possibles. Le couloir dont on ne perçoit que quelques murs caché par les devantures des magasins. Le couloir percé par des allées qui vont aux toilettes ou au distributeur de billets. Le couloir qui attrape les bruits et les enferme. Le couloir duquel on rêve.

Les gens achèteraient, flâneraient ou mangeraient Mc Do, Thai, Flunch, Hippopotamus, Paradis du Fruit, se

lèveraient et repartiraient. Cet homme tout chic tâterait ses poches pour y retrouver ses clés de voitures, les adolescentes, épuisées, appelleraient chez elles pour que l'on vienne les chercher et les parents s'en iraient, main dans la main, avec leur enfant.

Le couloir se vide. Le couloir et son flux ralentit. Les portes se referment. Les mannequins sont rangés. Les lumières s'éteignent.

Les vendeuses et les vendeurs affublés de leurs vestes, sacs à mains, se feraient la bise à *demain, tu commences à quelle heure ? Ah tu n'es pas là ? Ok on se voit mercredi. On ira déjeuner au Burger King ? oui carrément. Allez salut. Tu m'appelles pour ce soir. Je t'aime, à tout à l'heure.* Les vendeuses et les vendeurs s'en iraient. Les responsables des boutiques passeraient un dernier coup de fil, regarderaient la recette du jour et descendraient le store grillagé.

Le couloir se désertifie. Le couloir devient silencieux. Le couloir est tamisé. Le couloir est mystérieux. Le

couloir est presque beau. Le couloir donne envie de s'asseoir sur une des banquettes et de fermer les yeux.

Une femme entrerait. Puis, un homme. Tous deux seraient habillés de bleus. Le dos un peu courbé. Ils tireraient devant et derrière eux, un chariot rempli d'eau, un balai et un aspirateur qu'ils déposeraient contre un des murs du couloir. Ils attraperaient leurs ustensiles et frotteraient, aspireraient, feraient glisser les objets ménagers. Leurs pas suivraient le rythme des machines. Ils se croiseraient. Se souriraient. Petit mouvement de tête. Ils tourneraient, retourneraient sur eux-mêmes. Ils nettoieraient les papiers, les tâches de gras, les sacs Zara abandonnés. Ils ramasseraient une bague perdue, une clef et parfois un billet tombé d'une poche. Ils s'occuperaient des toilettes, des banquettes et feraient disparaître les saletés de la journée. Ils rangeraient le tout dans des pièces dissimulées. Ils se serraient la main. Ou marcheraient côté à côté. *à demain. Oui tu viens à 20h. Oui c'est ça 20h. Tes enfants ça va ? oui. Et à l'école ça va. Oui le plus petit a un peu de mal mais il travaille. Ah c'est*

bien ça. Oui c'est bien. et ton dos ? J'ai mal mais je m'habitue.

Bon, à demain. Oui.

Les sorties de secours clignotent.

Le couloir se repose dans le noir.

La barrette

Je trouve une barrette dans le couloir du centre commercial. Je la ramasse délicatement. A qui est-elle ? Je jette un oeil autour de moi. Pas de tête d'enfant à l'horizon, pas de chignon, personne à qui la tendre ou la rendre. La barrette se trouve dans ma main gauche. Je la déplie pour la regarder. Simple la barrette. Pas de couleur, pas de dentelé. En fer argenté, comme les danseuses aiment à porter. Je referme la main. Qu'en faire ? La déposer, mais où ? La mettre dans mes cheveux ? Non sans l'avoir lavée. Demander à faire une annonce dans les hauts parleurs pour retrouver la ou le propriétaire ? Trop compliqué. Qui se précipiterait pour une barrette même pas colorée, même pas belle, alors que tout autour de moi, trônent des boutiques remplies de barrettes, chouchous et autres falbalas pour se déguiser ? Je la tiens dans ma main gauche

parce que je suis gauchère mais je pourrai la prendre dans ma main droite, bien que je craigne d'en être un peu gênée. Comme un caillou qui serait d'un coup coincé dans ma chaussure ! Je la serre dans ma paume et sens les bouts entrer dans ma peau. Pas comme pour faire des trous et se faufiler dedans, non, mais en appuyant sur ma chair pour me faire sentir qu'elle existe. Je m'amuse à la faire glisser à l'aide de mes doigts sur ma peau creusée par les lignes de vie. Je peux même la coincer si je plie légèrement ma main et elle, reste là, au beau milieu à attendre. Va t'elle me parler ? Non, évidemment que non, une barrette ne parle pas mais peut-être pense t'elle ? Peut-être se demande t'elle qui je suis et ce que je vais en faire ? Peut-être a t'elle peur ? Et si je la jetais tout bonnement dans une de ces poubelles que l'on voit alignées le long des murs du couloir ? Si je la jetais comme une vulgaire barrette perdue ? Comme ça, ni vu, ni connu, pff, disparue la barrette. Elle ne pourrait pas crier au fond du sac puisqu'une barrette ne parle pas. Et de toute façon, qui l'entendrait dans le brouhaha ? Entre la musique et les rires des gens qui passent et repassent sans s'arrêter ? Qui ? Je me suis interrogée sur le fait de la donner à

quelqu'un. Comme un geste, un cadeau. *Tenez, une barrette pour vous. Mais gardez-la, je m'en fous de votre pauvre barrette, vous êtes folle, laissez-moi tranquille !* Oui, c'est probablement cela que l'on me dirait même si je l'offrais avec beaucoup d'amour. On me la rejetterait à la figure la barrette et mon coeur avec. Et peut-être qu'elle me cognerait ou me crèverait un oeil sans faire exprès. Mais je serai blessée et serai obligée de me fâcher après elle, de lui en vouloir et de m'en débarrasser. Et peut-être qu'il faudrait que je me plaigne, que je fasse une main courante contre elle. Il me faudrait tenir mon oeil et la barrette pleine de sang de mes deux mains. Il me faudrait tenter de trouver des hommes de l'ordre pour qu'ils cessent ce chaos. Mais où donc est la police dans un centre commercial de 1km² de côté ? Et qui croirait à cette histoire de barrette qui m'attaque ? Je divague. Il me faut me calmer. Je contemple la barrette posée dans ma main et la fais lentement rouler, de haut en bas, comme une caresse. De ma main droite, je la touche, sans bruit, sans lui faire de mal. Est-ce que je me mets à lui chuchoter des mots ? Oui je pense que oui. Je rapproche ma bouche et je lui susurre des paroles

douces et rassurantes. *Ne t'inquiète pas, je ne vais pas t'abandonner, tu ne seras plus jamais seule, je suis là, je vais m'occuper de toi.* Je crois bien qu'elle m'écoute. Je la sens devenir tendre et presque fondre. Mais c'est qu'elle me plait cette barrette ! Nous pourrions devenir amies. Ou je pourrai la coudre dans ma main. Comme un secret, un bijou. Personne ne le saurait. Il suffirait que je serre la main de quelqu'un pour qu'on la découvre. Ou bien je ne tendrai plus que ma main droite. *Vous n'êtes plus gauchère ? Non, j'ai changé de côté. Ah !* Elle deviendrait ma face cachée. Vraiment ?

Habiter

J'ai longtemps dit dans certains moments que je voulais rentrer à la maison mais je n'ai jamais su ce qu'était et où était cette maison.

J'ai longtemps dit à mes enfants que leur maison, c'était nous, leurs parents. Aujourd'hui, ils sont la leurs.

J'ai longtemps pensé que la maison où j'ai grandi était un lieu terrible alors je traînais chez les autres.

Je ne rêve pas d'avoir une maison.

Il y a plein d'endroits où je ne souhaite pas habiter mais où je me sens chez moi.

J'ai longtemps pensé qu'il me fallait habiter le monde mais j'ai compris un jour qu'il me fallait d'abord construire ma propre maison intérieure pour pouvoir me tourner vers l'extérieur.

Je m'habite.

J'ai longtemps aimé voir les pièces de théâtre car je voulais aller habiter et vivre sur scène avec eux.

J'aime à habiter dans le coeur des autres. J'aime à les prendre dans le mien.

Habiter et vivre ensemble, des mots tellement divulgués, qu'ils ont perdu de leurs sens.

Habiter, le mot est beau.

La femme qui courait après son corps

Elle marchait, elle courait, elle cherchait à l'attraper sans jamais l'atteindre.

Cours corps où vas-tu ne veux tu pas vivre ressentir toucher le fond battre le coeur. Cours corps arrête toi viens n'aie pas peur pas mauvaise graine du vide te recevoir te donner vie, envie j'ai. Cours corps naissance extraire écarter articulations palper tâter la peau l'odeur humer les sons entendre vent rires soulever poids des choses balloter balbutier membres écartelés, rassembler.

Elle marchait, jours, nuits, heures interminables, allées et venues du soleil, de la nuit.

Cours corps veux de moi je cherche à toucher le sol
cherche à marcher dans tes pas ne veux plus errer sans
fin sans reins sans rien. Cours corps fais moi exister
prend moi donne ta chair tes veines ton sang que je
m'enivre donne tes poumons que je vibre donne corps
à femme qui cherche qui pleure qui tombe épuisée.

Cours corps fais ce que tu veux utilise punis fais moi
faire des horreurs, tortures, coups bas, vils pensées
utilise mais ne me laisse pas seule déchue abandonnée
sans existence à mener, regard parcourant, jours et
nuits, les corps sans âme, ne me toi moi pas ?

Elle marchait, elle courait, elle cherchait à l'attraper
sans jamais l'atteindre.

Cours corps épouse fais de moi ta chose ta beauté ton
humeur ta tumeur traîne moi dans la boue mène moi
jusqu'au bout de toi épuise mais ne me laisse pas. Cours
corps me ferai toute petite immense touchant le ciel
déployant des ailes mangerai les restes dans des
gobelets dorés sous la lune nue à danser sorcière parmi

les anges ange parmi les démons je ferai ce que ton
souhait sera pétrir écraser toucher tuer et jouir.

Elle marchait, elle courait, elle cherchait à l'attraper
sans jamais l'atteindre.

La maison dans le virage

La longue allée d'arbres précède un portail plus
souvent cassé qu'ouvert où la peinture a tendance à
s'écailler. Nul être ne peut deviner que, derrière cette
vieille porte, se dessine, une demeure. Nul être n'aurait
même pas l'idée d'y jeter un coup d'oeil. Le vieux
portail défraîchi, niché au creux d'un virage, repousse
toute envie de s'y arrêter. Nul nom gravé ni même
l'ombre d'une boîte aux lettres ne peut faire imaginer
que derrière le vieux portail, sans sonnette, entouré
d'herbes sauvages, folles et mal entretenues. il y a, un
havre de paix. Moi seule, en connais le secret.

C'est doucement qu'il faut remonter l'allée traversée par les chemins tortueux d'une forêt aux ronces envahissantes où parfois, une biche ou un chevreuil se laisse surprendre, avant de s'évanouir en quelques bonds majestueux.

Seul, il vient s'y promener.

Et de là, jaillit un jardin orné d'arbres immenses et le regard en saisit instantanément, toute la beauté. Une pelouse fraîchement coupée ou laissée à l'abandon est traversée à pas lents afin d'accéder à un petit jardin tout en verre, pour l'hiver. Une mare aux nénuphars fait entendre le croassement de quelques crapauds et grenouilles pataugeant gaiement sous le vent. Et au bord de l'eau, une vieille balancelle invite à venir s'asseoir, faire danser ses pieds ou simplement goûter le silence. Mais personne n'a le loisir de rester là et de contempler car personne n'y est jamais invité.

Seul, il vient y lire ou s'y reposer.

La demeure est grande. Elle mène les pas dans les dédales de couloirs où, une multitude de pièces se succèdent dans un vide absolu. Pas l'ombre d'un sac, d'un rouge à lèvres, d'un parfum ou de vêtements accrochés dans une armoire. Pas l'ombre de quelqu'un. Seule une chambre et une salle de bains sont meublées.

Seul, il y vit.

Soir et matin

Mardi 25 juin, 22 heures

C'est devant la porte fenêtre que je m'empare de mon clavier afin d'y inscrire ces quelques mots. L'ombre de la nuit est sur le point d'envahir le ciel. Celui-ci n'est déjà plus bleu mais d'un gris bleuté parsemé de rose. A l'intérieur de ma chambre, je ne vois pratiquement plus. Je devine les couleurs des vêtements, l'image des tableaux et des cartes postales mais bien des coins sont déjà dans l'obscurité. Je n'allume pas, pas encore. Je laisse la nuit infiltrer chaque interstice. Les lettres

blanchâtres inscrites sur un sac, les boutons argentés d'une veste, le rouge d'une chemise, le bleu vif d'une valise, bientôt, seront noyés. Dans la rue, un réverbère vient de s'allumer. Le tout premier dans mon bout de ville, presque un quartier. Et puis, un autre encore. Leur lumière dorée joue sur le gris de mon balcon. Au feu rouge, les phares d'une voiture brillent. Les arbres ne sont déjà plus verts. Dans ma chambre, tout finit par s'éteindre. Les lumières du parking s'illuminent. Je ne descend pas les volets, ni ne me cache derrière des rideaux. Le monde est à portée de mes yeux. Tout est sombre désormais. Depuis combien de temps suis-je là à écrire ? Quelques minutes, la moitié d'une heure ? La lumière du ciel éclaire le blanc du mur sur lequel ma tête est posée. Je me décide à y ajouter une lampe. Les ombres dessinent la rondeur du cintre, le col redressé d'une chemise, la longueur d'un pantalon.

Mercredi 23 juin. 6 heures

Un petit rayon de lumière danse dans mon armoire blanche. Petit tee-shirt pailleté, pantalon rose fuchsia se réveillent dans la douceur du soleil. Tout est déjà

clair, je m'émerveille. Peu à peu, le rayon se fraie et dévoile son chemin. Je n'ai besoin de rien. Mon café crème reste dans l'ombre de ma table de chevet. Les réverbères de la rue se sont éteints. Les arbres ont retrouvé leurs verts. Le ciel presque blanc cherche sa couleur. Le toit des maisons s'illuminent. Les ombres des feuilles sur les murs captent la beauté. Lentement, le monde s'extrait de son sommeil. Le monde ? Non, mon petit bout de ville, presque mon quartier. Les couleurs de Rothko de mes cartes punaisées éclatent au-dessus de ma tête. Tout prend vie. Bientôt, je me lèverai et le silence se fera bruit. Mais que se passe t'il soudain ? Un nuage passe et affaiblit les rayons du matin. Déjà la lumière s'en va. Tout devient gris. Pas un gris de pluie mais d'un soleil que l'on cache. La tristesse m'envahit.

Qui frappe à la porte ?

Le vacarme est assourdissant.

Il se tourne dans son lit.

Le vacarme est fracassant.

Il s'empresse de fermer la porte à clef.

Le vacarme est bruyant.

Il l'empêche de dormir.

Il se tourne d'un côté, d'un autre, passe ses jambes au dessus de la couette, les remet, repousse la couverture, attrape ses coussins, s'assoit, se rallonge. Le vacarme gronde contre la porte qui tient à peine. Ses draps sont mouillés. Il se lève et s'appuie contre la porte. Il veut la contenir mais elle est fragile. Il veut la contrôler mais les gonds risquent de casser. Il se tient contre la porte et ressent les vibrations, les coups, le tumulte.

La dernière fois, la porte avait résisté.

Il l'avait longuement regardé, avait écouté, le grondement, les vagues, avait même vu un peu d'eau s'infiltrer par en-dessous. Il avait silencieusement prié pour que la porte tienne bon et qu'il ne meurt pas noyé.

Mais à cet instant, il comprend que la porte peut céder, alors il se cramponne. Il pourrait téléphoner mais qui lui viendrait en aide ? Qui pourrait accéder jusqu'à chez lui avec la tempête qui hurle ? Il s'accroche à la porte,

pareil à un naufragé ne voulant pas quitter sa frêle embarcation, effrayé par l'idée de sombrer.

Soudain, un craquement dans le bois de la porte se fait entendre.

A contre courant

Je prends des chemins opposés,

Ce n'est jamais prémédité, jamais réfléchi, peut-être pressenti, peut-être nié, peut-être ignoré, peut-être *pas voulu entendre, pas voulu voir, pas voulu savoir, pas voulu vivre*, c'est comme *du coûte que coûte je vais y arriver*, c'est comme *du mais si c'est bien accroches toi*, c'est me

persuader que c'est à chaque fois le *bon choix, la décision inévitable*, le *je n'aurai pas pu faire autrement*,
bla, bla, bla, bla, bla,

Ce n'est jamais cela, ça me prend d'un coup, ça me monte à toute allure, ça explose dans mes recoins, ça pousse mes frontières, je n'entends plus, je ne vois plus, je gicle,

Et c'est la fuite, l'envolée, l'échappatoire, le *impossible de rester*, c'est le rétropédalage, le chemin à l'envers, virage à gauche, panneau à droite, la vieille dame assise sur le banc, l'homme et son chien, les enfants jouant au ballon, un train ou un bus repris à la hâte, un retour chez soi, un retour chez moi,

C'est la course pour ne pas flancher, les larmes qui ruissellent, le coeur qui tremble, l'émotion qui submerge, la raison qui tente de parler, *mais non tais toi je ne veux plus*,

La décision n'est jamais raisonnable, jamais prise au bon moment, elle murmure en moi jusqu'à ce qu'elle gronde et brutalement, j'éclabousse.

Seul règne dans ma tête, un mot, un ordre *Pars*,

Et je pars, je vole, je m'enfuis et me retrouve totalement épuisée, assise, devant des paysages déjà vus, un sandwich à peine commencé, des pensées en vrac et dans la plus totale impossibilité de comprendre encore ce qui s'est passé,

Seul règne dans ma tête une phrase, *J'ai bien fait*.

Il a...

Il a dix ans en chemise blanche et short beige et court, il sourit. A qui ? Pourquoi ? Est-il heureux ? Quelles sont ses pensées ? Je ne le sais pas, je ne suis pas encore née.

Il a bientôt soixante-dix ans, vit seul dans une grande maison et ne veut plus être photographié, la dernière

fois que je l'ai fais, il n'a pas voulu voir le résultat. *Alors que j'écris ces mots, ma main ne tremble pas mais si lui écrivait, saurait-il le faire sans raturer ?*

Il a vingt ans et vient de se marier, il est beau, rayonnant, journaliste, et l'avenir devant lui. Je ne viendrai au monde que deux années après, la première de la fratrie.

Il a près de quatre-vingt ans, ne voit plus personne de la famille en dehors de moi. *Ma main ne tremble pas à ces mots, il y a des choix qui ne s'expliquent pas.*

Lorsqu'il a entre trente et quarante ans, il adore danser, faire la fête, voir des gens. *Je me souviens encore que c'est lui qui m'avait emmené dans ma première boîte de nuit parisienne, j'étais une ado et il m'avait appris à danser, c'était le bon temps.*

Il a cinquante ans et sa femme le quitte. *Je le retrouverai certains soirs à pleurer devant des films romanesques mais jamais nous ne parlerons de ce qui vient d'arriver.*

Il a deux ans, est le troisième d'une fratrie mais a t'-il été désiré ? Sa mère a toujours été un mystère. Génération, éducation, secrets non avoués, nul ne le sait et ne le saura jamais.

Il a entre cinquante et soixante ans, ne travaille plus et me présente un défilé de petites amies. *Certaines ont mon âge mais que puis-je dire ?*

Ma main ne tremble toujours pas, je reste étonnée de l'acceptation de tout ceci.

Traversées

Fouille de mon sac avant de prendre l'avion à Paris. L'homme m'accompagne jusque sur mon siège pour s'assurer que je ne vais pas commettre un acte malencontreux ou je ne sais quoi, avant ou pendant le vol. A mon arrivée, interrogatoires par cinq femmes et toujours les mêmes questions. Je rejoins un metteur en scène palestinien et suis en train de comprendre que je

n'ai pas assez pris la mesure de cet acte. Arrivée à Tel Aviv dont je n'ai aperçu, par le hublot, que les lumières de la nuit, puis, voyage en voiture, jusqu'aux territoires occupés de Jérusalem. Aucun souvenir de cette route sauf la vision nette d'un grand écran sur une colline où un film, des images de nature pornographique sont projetées. Un appartement ou une maison ? Je ne sais plus très bien. Il n'y a pas d'eau chaude, pas de télévision, pas d'électricité et seul le chant du Muezzin me rassure lorsque je me réveille. Le vide du lieu, peu de meubles, des matelas par terre, des livres mais pas d'étagères, pas de bibliothèque, pas de portes, aucune intimité. Je le suis, lui, l'homme que j'ai choisi de venir visiter dans son pays. Le jour, habillée de la tête aux pieds et constamment entourée, il y a ces marches à travers la ville magnifique. A la nuit tombée, la découverte d'un monde poétique et théâtral dans des lieux épurés où, éclairés à la bougie, un ou des poètes jouent et récitent des textes ; je me souviens de l'ombre de leurs corps qui se projettent sur les murs blancs et par les fenêtres, les ciels et les toits des mosquées. Le jour, la chaleur écrasante, les trajets en voitures sur les routes poussiéreuses, les arrêts forcés à prouver mon

identité, les armes, la brutalité et la colère. La nuit, le sel de la mer morte collant sur ma peau mouillée, la lueur de la lune, l'odeur des joints et le goût des pois chiches et du pain dans mes mains. Je me souviens de mon amour, de ma jeunesse, mon insouciance et mon ignorance dans cette ville plus que déchirée.

Presque la sensation de parcourir un magazine Ikea en longeant les jardins immaculés de ce petit coin en Suède où la nuit oubliait de tomber. Pas un jouet, pas une brouette, pas l'ombre de quelque chose qui pourrait flancher, faire tâche, ou déranger. Tout était si propre, si net sur ces pelouses vertes et brillantes qu'on n'aurait même pas osé s'y asseoir. Beauté et étrangeté. Est-ce que les voitures pouvaient être sales, les bottes crottées ou les mains des enfants noires d'avoir joué ? Déjà, dans l'avion, les hommes et les femmes étaient grands, blonds aux yeux bleus et les premières maisons en bois correspondaient au blanc des meubles qui les habitaient. L'eau des lacs étaient glacés mais limpides, les hôtels luxueux, les spas délicieux. Heureusement, il y avait les moustiques qui piquent inlassablement à

travers les vêtements, véritable cauchemar vivant qui donnait enfin à toute cette perfection, un goût d'humanité.

Je n'aime pas spécialement ces villes du Nord où je pars travailler ; je ne les trouve ni jolies, ni charmantes, ni l'envie d'y rester pour y habiter. La plupart du temps, elles me semblent sinistrées, abandonnées, mal desservies, emplies de parkings à trous, de Mc Donald ou de Kebabs et de laveries cassées. Les routes sont mal faites, les vitrines des magasins pas éclatantes, les PMU pas accueillants et le moindre hôtel, assez désuet. Je n'aime pas leurs spécialités ni le goût de leurs bières ni leurs parcs sans forêt. Je n'ai pas envie de vivre leurs festivités, ni découvrir leurs géants, ni manger du maroilles. Je ne veux pas monter sur des quad ou danser à la Ducasse et jamais je ne boirai la genièvre. Rien de tout cela ne me fait les aimer et, pourtant, chaque année, j'y retourne.

Rendez-vous

A l'aube, je m'assois en face de la porte fenêtre, souvent, je découvre la lumière du ciel, je m'assois en face des livres, parfois, jamais le dos aux fenêtres, je regarde la lumière, toujours, je regarde le vent danser dans les branches, j'entends le pigeon du voisin roucouler, j'ouvre mon ordinateur du bout des doigts.

Un nuage passe, je me lève pour prendre mon café crème, j'hume l'odeur et la chaleur, les chiens viennent se poser à mes pieds, je commence à écrire, lentement.

Le silence, j'allume une lampe très tôt le matin quand la nuit est encore là, je me dis que je préfère l'été pour la lumière qui perdure, mes doigts tapotent sur le clavier, un chien aboie au lointain, les miens sont endormis.

J'écris, je ne suis plus là, mon regard oublie tout, je ne vois plus que les lettres noires se former sur l'écran blanc.

Brusquement, je me lève, je marche, je caresse les chiens, je me rassois.

Ciel voilé. Un avion passe. Trace blanche. Un oiseau, je contemple un rouge gorge se poser sur le balcon, je vois mes doigts sur les touches, mon esprit plonge dans l'écriture, j'écris le matin, souvent, l'après-midi, de plus en plus, le soir, presque jamais.

Je ne suis pas une écriture de la nuit, la nuit, je lis, un des chiens sort dehors sur le balcon, il surveille la rue, il s'allonge et laisse le vent souffler dans ses oreilles, j'écris, je m'étire, je m'approche de la fenêtre, pose mon nez sur la vitre, souffle.

Buée, je vais chercher un pull.

Pluie, pas de cris, pas d'oiseau, je frissonne, je me réchauffe aux gorgées du café, j'écris.

Au lointain, j'aperçois la forêt, le rythme de mes mains s'accélérent, j'ai trouvé, je ne vois plus, je ne regarde plus, je file droit, noir sur blanc, les images jaillissent dans ma tête, le reste s'évanouit.

La fenêtre,

le ciel,

les chiens,

le café crème,

l'oiseau.

On n'a jamais essayé

On n'a jamais essayé, on verra bien peut-être que c'est bien et puis la fille c'est pas le père et puis ça a l'air d'aller dans les villes où c'est déjà là de toute façon il faut bien changer s'adapter et c'est ce que les gens veulent alors si les gens veulent cela il faut bien accepter hein c'est la démocratie de toute façon on va vite voir et tu sais peut-être que c'est ce qu'il faut de toute manière tout le monde en a marre de ce qui se

passe alors cela ne peut pas être pire mais pourquoi tu fais cette tête, il faut faire avec son temps et puis il faut s'interroger pourquoi c'est comme ça, non ?

On n'a jamais essayé, estomaquée quelque chose dans ma tête ne passe pas, quelque chose en moi s'est bloqué. Suis-je si fermée, pleine de préjugés, coincée, rigide et un peu has been, à la ramasse et plus dans le game ? Mais pourquoi ne puis-je pas demander à ma raison, à mon coeur, à mon âme, de comprendre et d'accepter ?

On n'a jamais essayé et puis entre nous, fallait bien s'en douter. Ah bon ? Mais serait-ce parce que je n'ai pas de télévision que je ne m'en doutais pas ? Serait-ce parce que je suis ignorante que je ne m'en doutais pas ? Serait-ce parce que je pense que le monde vaut mieux que cela que je ne m'en doutais pas ? Et comme tout le monde le savait, il faut donc accepter ?

On n'a jamais essayé, mais je ne veux pas essayer ni du bout des pieds ni du bout des doigts ni du bout des lèvres ni même émettre un mot ou une seule pensée ni

voir ni entendre ni regarder ni cogiter ni même me laisser aller à rêver ni accepter ni entrevoir une discussion ni émettre une compréhension ni tolérer ni m'y habituer ni laisser faire.

On n'a jamais essayé, non je ne peux pas, je ne peux pas, je ne peux pas.

Amoureuse

Et, tu es encore amoureuse ? Mais oui bien sûr répondez-vous avec aplomb. Non mais quelle question ! Comment ose t-elle vous la posez ? Si je suis encore amoureuse...encore amoureuse....mais oui...cela va de soi...combien d'années maintenant ? Presque une trentaine donc comment en douter ? Amoureuse...oui...mais c'est-à-dire ? Comment cela, c'est-à-dire ? C'est à dire...comme...amoureuse...je l'aime, il m'aime, on vit ensemble, un point c'est

tout...oui mais amoureuse encore ? encore...mais oui...je le regarde et je l'aime...je l'aime...je le connais...je le connais si bien...on pense encore les mêmes choses en même temps...je le connais...je sais lorsqu'il rentre...je reconnais son pas dans l'escalier...j'aime quand il rentre...je le connais...je reconnais son humeur...je sais ce qu'il a...je sais si ça va...amoureuse encore ? Mais enfin pourquoi vous insistez ? Oui amoureuse encore, amoureuse tous les jours. Comme au premier jour ? Non mais...bien sur que non mais...différemment...mais pourquoi me demande t-elle tout cela ? Serait-elle en train de savoir si je vais rester avec lui ? Aurait-elle envie d'être avec lui ? Mais non, ce n'est pas possible vous dites-vous, c'est votre amie, pourquoi aurait-elle ce genre de pensées. Et lui, jamais il ne serait intéressé, c'est vous qu'il aime. Jamais il ne la regarderait même si vous n'étiez plus ensemble. Et de toute façon, c'est vous qu'il aime. Il vous aime...encore...oui...il vous aime et vous vous l'aimez...pas comme au tout début...mais autrement...est-ce que vous l'aimez ? oui...et quelle sensation cela vous fait ? Je l'aime lui avez-vous rétorqué... mais alors pourquoi cette hésitation, cette

petite gêne ? l'aimer...encore...non pas une hésitation ... comme une hésitation sur le fait de l'aimer ... vous avez ressenti un silence en vous face à la question posée. Qu'est-ce que ce mot aimer vous a fait ? Est-ce sa franchise ? Son ambiguïté ? Est-ce que la question pourrait continuer avec une autre ? L'aimez-vous encore oui mais comment ? Non, l'hésitation est venu avec la surprise de la question. Pourquoi vous l'a t'on demandé alors que cela fait si longtemps, ne serait-ce pas une évidence ? Et pourquoi avez-vous senti un je ne sais quoi, comme si vous étiez gênée ? Ne savez-vous pas ce que vous ressentez ? Si mais cet amour...il est à vous...comment en parler...après tant d'années...comment vous l'aimez mais quel intérêt...l'aimez-vous encore...oui, plus que jamais.

Tu ne dis rien ?

Rien, pas un mot, pas un son, ne lui venait aux lèvres. Elle savait qu'il ne dirait rien. Il s'était carapaté derrière un silence borné. Son visage replié, le menton tombant sur le cou, les yeux sur sa propre poitrine, la bouche scellée, il ne la regardait plus. Elle savait les mots qu'il lui faudrait prononcer pour qu'il se redresse et que dans ses yeux malheureux, une lueur d'espoir s'anime. Elle connaissait exactement les paroles à dire, les gestes à

faire, les émotions à montrer, pour que de nouveau, il se sente fort, puissant, en sécurité. Elle savait tout cela mais elle ne bougeait pas. Elle se tenait droite, loin de lui, le corps tendu comme prête à bondir.

Elle regardait son cou replié, ses épaules tombantes, son dos affaissé et elle sentait monter en elle une violence, une colère, une envie fulgurante de le frapper. » Tu ne dis rien ? » Sa propre voix l'avait étonnée, presque blanche, presque neutre, comme la peur de trop parler, de trop hausser la voix, de le foudroyer avec la langue. Il s'était creusé un peu plus, il était tout recroquevillé, presque dégoulinant. Au tout début, elle s'était imaginé qu'il était timide, introverti et elle l'avait prise dans ses bras pour le consoler mais le temps avait passé et elle savait qu'il n'en était rien. Elle ne céderait pas.

» Tu ne dis rien ? » prononcé sans attendre de réponse. Une terreur l'avait envahie quand elle avait parlé, la terreur de la haine qu'elle ressentait. La haine et le dégoût. Elle le trouvait mou, lâche, souhaitait le faire

rouler, le tirer ou le mordre juste pour entendre le son de sa voix crier. Comme à chaque fois pendant longtemps, elle s'était approchée de lui, avait murmuré dans son oreille, avait caressé ses mains, avait mis ses yeux dans les siens mais là rien. Il ne dirait rien elle le savait le connaissait mais ne bougeait pas.

D'une voix douce, il s'est mis à parler. Ses mots avaient le goût de l'amour, le goût du pardon, le goût de lui pour elle. Il a dit ce qu'il ne lui avait jamais avoué, il lui a fait entendre ce qu'elle attendait et qu'il n'avait jamais osé lui confier. Les mots sortaient lentement de sa bouche. Il s'était redressé et la regardait. Il parlait comme il ne l'avait jamais fait et maintenant, il était entièrement debout, à lui adresser ses secrets. Elle avait baissé les yeux, n'osait plus le toiser, son corps à elle s'effondrait contre le mur contre lequel elle se tenait. »
« Tu ne dis rien ? » lui avait-il murmuré, à son tour. Elle se taisait.

Rêve ou réalité

Je m'apprête à prendre le train à la gare du Nord et déambule tranquillement parmi les magazines lorsque je remarque une silhouette féminine qui m'est chère et connue, tant vu sur un écran de cinéma, que je la regarde à deux fois pour être certaine de ne pas rêver. Kristin S. Thomas est là, à quelques centimètres de mon propre corps. J'aurai pu tendre le bras et toucher le sien, j'aurai pu tendre la main et attraper la sienne,

j'aurai pu dire un mot et écouter sa parole mais je ne fais que sourire et elle hoche la tête. A t-elle deviné là que je fais le même métier qu'elle ? A t-elle su que je rêvais d'être elle ? A t-elle pensé qu'elle était pour moi un modèle ? Jamais, je ne pourrai en être certaine car ce jour-là, elle repart, un journal sous le bras et moi, un magazine dans mon sac, dans la direction opposée, mon coeur battant pour elle. Je rehausse ma tête, redresse mon buste, allonge mon pas, comme mue par l'idée de copier son allure altière et très fière à ce moment-là, de mon sang anglais qui nous rapproche instantanément.

Instantanés

Photo numérique, photo polaroid, photo famille, photo d'identité, photo égarée, photo ratée, photo de comédienne, photo d'écran, photo portrait, photo de nu, photo volée, photo cachée, photo déchirée, photo magazine, photo de couverture, photo affiche, photo pas prise, photo noir et blanc, photo couleur, photo mémoire, photo douleur.

J'aime le numérique mais j'ai envie de lui faire la nique quand mon second enfant me lance des piques *mais pourquoi ne suis-je dans aucun album de famille ?* Et que je m'entends lui répondre *si tu es là mais tu es en numérique.*

J'avais un ancien Polaroid que j'ai égaré et que j'adorais. On m'en a offert un nouveau qui fait des photos toutes petites, mini, riquiqui, pas si jolies.

Mon père vient de me confier les albums photos de familles, c'est étrange, je n'ai aucun souvenir. Serait-ce véritablement la réalité ?

J'aime bien les photos du photomaton, j'ai bien rigolé sur les tabourets.

Mes photos de comédienne sont les plus belles et les plus cruelles.

Une fois, j'ai fais des photos de nu et j'ai vécu dans la peur qu'on les découvre.

Mes parents ne veulent plus que je les prenne en photo à cause de leur âge. Je trouve ça un peu bête. Mais je me suis surprise, dernièrement, à ne plus pouvoir me regarder, également.

Quand cesserons-nous de reproduire ?

Imageries

2019 – Le visage de l'homme aimé dont je connais chaque trait mais que je découvre encore..

2024 – Le visage de l'homme aimé dont je connais chaque trait mais que je découvre encore..

Aucune photo de toi

Je n'ai aucune photo de toi. J'ai eu beau chercher dans les albums photos de famille que mon père vient de me confier (d'ailleurs, pourquoi l'a t-il fait ?), tu n'apparais nulle part. Ni ton prénom, ni ton corps, ni même une simple évocation de ton existence. Je n'ai pas osé demander et ne le demanderai sûrement jamais,

mais pourquoi donc es-tu nulle part ? Pourquoi les peu de mois où tu as vécu ne sont même pas pris en considération ? Ta vie ne valait-elle pas la peine d'avoir été vécue, ne serait-ce que pour si peu ? Pensais-tu qu'il valait mieux partir ? Qu'est-ce qui en toi t'a empêché de vivre ? **La seule image que j'ai de toi** est celle d'un bébé de quelques jours, allongé sur le ventre qui ne bougeait pas et celle de moi, petite fille de quelques années, qui, un matin, tôt, était venue te chercher et avait crié *elle ne bouge pas*. Et c'est tout ! C'est tout ce dont je me souviens de toi. On m'avait brusquement prise par la main et emmenée au bus qui arrivait sur la route pour l'école et depuis, plus de mot, plus de nouvelles, pas d'explication, tu es devenue un sujet tabou, une disparition que l'on tait. Je me rappelle juste que tu étais la troisième fille et que c'est moi qui t'ai trouvé sans vie. Mais je n'ai aucun vrai souvenir de toi. Avais-tu des cheveux ou étais-tu plutôt chauve comme quand j'étais bébé ? Criais-tu dans la nuit ? Pourquoi dormais-tu sur le ventre ? Avais-tu eu mal cette nuit-là ? Avais-tu pleuré pour demander au secours ? Avais-tu senti que quelque chose n'allait pas et qu'il te fallait partir ? Tu es et tu as toujours été pour moi, le bébé qui

est mort, l'enfant dont on ne parle jamais. Et toi, où es-tu ? Nous vois-tu de là où tu es ? Es-tu contente de n'être pas restée ? Ou aurais-tu préféré être avec nous ? **Je n'ai aucune photo de toi** et je ne sais même pas si quelqu'un en a une. C'est la première fois que je te parle. Je ne suis pas triste, tu ne me rends pas triste, c'est juste un peu étrange, peut-être m'entends-tu. C'est la première fois que je te parle. Peut-être aurions nous été soeur et amies ? Peut-être aurions-nous été semblables ? Sais-tu qu'il y a eu d'autres enfants après toi ? Sais-tu que nous ne t'avons jamais évoqué ? Sais-tu que notre enfance n'a pas été si drôle et que peut-être...

L'unique chose que je connaisse de toi, est ton prénom, Alexandra, c'est beau.

Questionnement

Et, tu es encore amoureuse ? mais oui bien sûr répondez-vous avec aplomb. Non mais quelle question ! comment ose t-elle vous la posez ? si je suis encore amoureuse...

NOTE 1 : Comment cette question m'est venue ? Dès le début dans mon esprit ou peut-être après avoir tergiversé autour de plusieurs questions. Quoi qu'il en soit, cette question de l'amour me revient en boucle parce que c'est ce que j'ai trouvé de mieux dans cette vie et que cela prend une place immense dans mon existence si ce n'est pas mon existence même qui tourne autour de cette question. Quoi qu'il en soit, ce jour-là, j'étais avec une amie, toutes deux assises, dans un café du 11ème arrondissement à Paris. Nous ne nous étions pas vues depuis longtemps et échangeions des nouvelles, lorsque surgissant de nulle part, elle m'a posé cette fameuse question, *et tu es encore amoureuse ?*. J'entends encore en moi mon silence. Non pas exactement un silence... j'ai répondu promptement un *oui* et le silence est venu après, pareil à une première goutte de pluie qui tombe sur une table en fer, comme un silence qui fait du bruit. J'ai entendu la question résonner en moi et j'ai senti un silence se faire. Ai-je ri bêtement ? oui, je pense que j'ai eu un hoquet un peu stupide. Puis, je me suis reprise et j'ai confirmé le *oui* encore une fois comme s'il me fallait absolument y croire et la convaincre. C'était je l'avoue un peu

étrange et je me suis demandé par la suite, si je pensais encore mon histoire en ces termes.

encore amoureuse...mais oui...cela va de soi...

NOTE 2 : Mais non bien entendu que cela ne va pas de soi, c'est quelque chose qui se travaille tous les jours, toutes les heures. Quelque chose qui peut se faire et se défaire pour de multiples raisons et qu'il faut remettre sur le tapis ou sur la table, régulièrement. Je m'énerve toujours un peu quand on me dit *que j'ai de la chance* que cela va *de soi pour nous* parce que non, ce n'est pas vrai, ce n'est pas une question de chance ou d'évidence, c'est encore et toujours une interrogation, une recherche, un ressassement.

Combien d'années maintenant ? Presque une trentaine, donc comment en douter ?

NOTE 3 : le nombre d'années ne veut rien dire. Je pense que l'on peut aimer aussi fort en quelques jours qu'en des années. Je connais également pleins de gens

qui vivent longtemps ensemble sans s'aimer. Toujours mettre en doute, ré-interroger.

Vraiment amoureuse...oui...mais c'est-à-dire ?
Comment cela, c'est-à-dire ? C'est à dire...comme...amoureuse...je l'aime, il m'aime, on vit ensemble, un point c'est tout...oui mais amoureuse encore ?

NOTE 4 : la voilà, la question difficile. C'est comment encore ?

Encore...mais oui...je le regarde et je l'aime...je l'aime...je le connais...je le connais si bien...on pense encore les mêmes choses en même temps...je le connais...je sais lorsqu'il rentre...je reconnais son pas dans l'escalier...j'aime quand il rentre...je le connais...je reconnais son humeur...je sais ce qu'il a...je sais si ça va...

NOTE 5 : J'ai écrit ces mots dans leur banalité mais c'est cette banalité qui respire l'amour. Quand on continue de penser la même chose en même temps et

que l'on éclate de rire parce que cela nous émerveille ; qu'on se raconte qu'on est connectés. Peut-être que l'on se raconte des histoires et que cela nous rassure, mais cela n'est pas grave, c'est ce que l'on vit. Cela me rappelle qu'il y a quelque années de cela, alors que j'étais célibataire et que je ne pouvais même pas envisager de vivre une histoire avec le même homme ne serait-ce qu'une semaine d'affilée, j'ai un ami qui m'avait dit que c'était dans le détail du quotidien que les choses étaient belles et avaient un sens. Je n'avais pas compris à l'époque ce qu'il avait voulu me dire mais peut-être qu'aujourd'hui, j'arrive mieux à saisir. J'aime ces choses qui nous sont dites et que l'on croit comprendre mais en réalité, on n'a fait que les entendre pour ne les ressentir que beaucoup plus tard.

Amoureuse encore ? Mais enfin pourquoi vous insistez ? Oui amoureuse encore, amoureuse tous les jours. Comme au premier jour ? Non mais... bien sur que non mais... différemment...

NOTE 6 : Bien sûr, différemment. Les premiers jours sont une combinaison de désirs, d'inconnu,

d'hormones, d'aveuglement, ô combien géniaux et qui nous pousse constamment à tenter d'aller chercher ces sensations encore et toujours. Mais le long terme a quelque chose d'autre comme parfois de l'étonnement ou de la joie de voir la personne si connue si aimée et de sentir qu'on l'aime encore. C'est presque un miracle (bien que je ne crois pas aux miracles.) ces petits moments où une tendresse vous envahit au moment où vous vous regardez au détour d'un rien et qu'un sentiment de je ne sais quoi se fait, un truc qui chamboule le quotidien avant d'y retourner.

mais pourquoi me demande t-elle tout cela ? Serait-elle en train de savoir si je vais rester avec lui ? Aurait-elle envie d'être avec lui ? Mais non, ce n'est pas possible vous dites-vous, c'est votre amie, pourquoi aurait-elle ce genre de pensées. Et lui, jamais il ne serait intéressé, c'est vous qu'il aime. Jamais il ne la regarderait même si vous n'étiez plus ensemble.

NOTE 7 : Je ne sais pas à qui j'ai pensé en écrivant cela, sans doute à personne mais il m'arrive parfois de

penser qu'une de mes amies pourrait être amoureuse de lui.

Et de toute façon, c'est vous qu'il aime. Il vous aime...encore...oui...il vous aime et vous vous l'aimez...pas comme au tout début...mais autrement...est-ce que vous l'aimez ? oui...et quelle sensation cela vous fait ? Je l'aime lui avez-vous rétorqué... mais alors pourquoi cette hésitation, cette petite gêne ? l'aimer...encore...non pas une hésitation ... comme une hésitation sur le fait de l'aimer ... vous avez ressenti un silence en vous face à la question posée. Qu'est-ce que ce mot aimer vous a fait ? Est-ce sa franchise ? Son ambiguïté ? Est-ce que la question pourrait continuer avec une autre ? L'aimez-vous encore oui mais comment ? Non, l'hésitation est venu avec la surprise de la question. Pourquoi vous l'a t'on demandé alors que cela fait si longtemps, ne serait-ce pas une évidence ? Et pourquoi avez-vous senti un je ne sais quoi, comme si vous étiez gênée ? Ne savez-vous pas ce que vous ressentez ?

NOTE 8 : oui c'est cela. En écrivant cela, je me suis demandé la sensation de ce mot aimer. Quelle était encore ma sensation ? Il était tellement difficile de dire ce qu'est cette sensation. Où la ressent-on vraiment ? Quand ? Comment ? Y a t'il une réalité à cela ou est ce quelque chose qui est en nous, qui nous tient, que l'on vit comme une évidence mais comment savoir si on ne se quitte pas ? Et pourquoi avais-je eu un sentiment de gêne ? Peut-être que la gêne était une forme de pudeur ou de désarroi face à la question ? Peut-être que cette question est incongrue et la réponse tout autant. Ou peut-être que l'autre vous la pose pour être certaine que cela existe, d'aimer encore ?

Si mais cet amour...il est à vous...comment en parler...après tant d'années...comment vous l'aimez mais quel intérêt...l'aimez-vous encore...oui, plus que jamais.

NOTE 9 : oui, parfois les mots sont inutiles non ? mais
quelle beauté d'en parler, de s'interroger, d'écrire aussi,
d'écrire sur cela.

Rue Victor Hugo

Je marche dans la rue Victor Hugo à Deauville, une longue et fine rue, un peu cachée, en parallèle avec le centre ville. Le petit parc d'en face du numéro 20 n'existe plus. Il n'y a pas de magasins, ni de cafés, ni de lieux où se retrouver. Tout se trouve dans la rue principale qui part de la gare de Trouville à la plage des Planches derrière l'hôtel Normandy. Je marche dans la rue Victor Hugo avec mon garçon sous un soleil de vingt-six degrés de juillet. Nous avons pris le train quelques heures auparavant de Paris Saint Lazare et là, en pleine semaine, nous marchons, maillots de bains sous nos vêtements, le long de cette rue en pensant que nous allons bientôt nous baigner. Ce mois de juillet est tellement plein de gris que lorsque j'ai vu le soleil surgir pour les deux prochains jours, je lui ai dit : « On s'en va la mer pour la journée » et on est parti. Des petites maisons se succèdent les unes après les autres, une banque a surgi au coin de la rue. C'est une rue calme, il n'y a rien de particulier qui puisse attirer l'oeil, tout se passe dans la rue principale. Mais à chaque fois que je

viens par ici, je marche dans cette rue. Comment puis-je encore me rappeler si bien de cette adresse ?

Je vis dans la rue Victor Hugo à Deauville au numéro 20. Je suis petite fille et je n'ai que de brefs souvenirs. Un chewing-gum collé dans mes longs cheveux durant la nuit et qu'il faut couper le lendemain matin, les plats affreux de ma mère anglaise, pleins de gelées roses et mauves, le rat trouvé un matin dans le petit jardin et surtout le petit parc en face de la petite maison avec son tourniquet. Ah, le tourniquet ! Des heures dessus à pousser le sol avec mes petits pieds puis à sauter dessus et me laisser tourner. Aucun souvenir de la mer, ni de l'école, ni de scènes de famille mais d'un cours de danse dont je n'ai jamais fait le spectacle de fin d'année car mes parents avaient déménagé, sans en tenir compte. Aucun souvenir réellement précis en dehors du petit parc, le tourniquet et cette adresse. Je me souviens, la première fois où je suis revenue à Deauville avec ma vie d'adulte, le numéro 20 de la rue Victor Hugo a rejailli en moi. Et sans savoir comment, mes pas m'avaient mené devant la petite maison. Et à

chaque fois que je m'en vais là-bas voir l'océan, mes pas me ramènent devant la petite maison. Encore et toujours cette petite maison.

En bas de chez moi

Ma chambre emplie de vêtements, lit, livres, cartes postales au mur ; une chambre simple, lumineuse, une chambre pour s'aimer et dormir. En dessous, la chambre de la voisine, peut-être un lit, des livres, des vêtements, une étagère, une lampe de chevet et des murs colorés, rouges, jaunes et dorés.

Sous sa chambre à elle, une autre voisine, silhouette vague que nous croisons dans les escaliers, traînant toujours derrière elle, un vieux caddie pas rapiécé ; sa chambre, sans lumières, son bordel, ses vêtements par terre et pas lavés.

Plus bas encore, ni voisin ni voisine, une chambre vide, un appartement désert, pas un grain de poussière ou seulement un seul qui se serait déposé dans la nuit ; pas de bruit, rien qui y vit, une chambre qui attend.

Plus bas encore, un sous-sol, des vélos, un couloir, des caves où s'entassent objets, livres, souvenirs, vides-

greniers, secrets non avoués, cahiers de mots, trésors enfouis et cadavres non déterrés. Un interrupteur qui s'allume et s'éteint toutes les soixante secondes et qu'il nous faut actionner tandis que nous sommes entassés sous les décombres à chercher dans l'ombre le petit truc inaccessible et quasi invisible sur un sol loin si loin pour nos mains. Puis nous déplier nous relever et dans l'obscurité remonter tout là-haut nous mettre bien au chaud. Mais ce que nous ignorons, c'est que toutes les nuits, en secret, une, deux, trois silhouettes se faufilent entre les murs froids, s'installent sur les selles de nos vélos et pédalent à toute allure, avant d'aller ouvrir les portes de nos caves, fouiller, lire et découvrir le monde de là-haut, à travers nos vies.

Là-haut, tout dort.

Ici, tout est éveillé, tout parle, tout vit mais lorsque l'aube surgit, tout le monde s'enfuit.

Plus bas encore, la terre molle, la terre qui se creuse en des couloirs interminables, habités par de petites

pièces, si petites mais longues, noires et hautes où seule une personne, similaire à une créature de Giacometti, peut s'y tenir debout. Et, ici et là, au dessus des têtes, pendent de toutes petites guirlandes de lumières munies de minuscules ampoules rondes dans lesquelles sont enfermés des êtres tout petits, si petits, aux corps coincés derrière les parois de verre, qui s'allument et s'éteignent sans relâche, jusqu'à ce que l'homme maigre et solitaire vienne les remplacer, avant de s'éloigner.

Plus bas encore, des souterrains et des tunnels qui mènent loin, plus loin encore ; des tunnels dans lesquelles nous tombons tout le long d'une terre faite de glaise, une terre qui ne nous salit pas, ne nous tâche pas, une terre qui ne nous fait pas de mal où nous glissons sans peur et sans regrets, bercés par la terre enveloppante qui caresse nos peaux et lave nos maux, une terre qui fait disparaître nos rêves non réalisés et console nos tristesses ; une terre qui essuie nos corps, cabossés, usés et fatigués, par le monde de tout en haut.

Plus bas encore, un espace vide mais pas un vide effrayant, pas un vide qui nous glace le sang ; non, un vide lisse, épuré, sans accrocs, sans malice, un vide qui nous délivre. Nous devenons vastes et libres, heureux et ouverts, aimants et en paix. Et, comme une première fois, enfin, nous renaissons.

Suman dort

Au bout du couloir contre la porte d'entrée, son corps est allongé sur son flanc gauche, ses deux pattes avant et deux pattes arrière sont relâchées, sa gueule est tombante sur le carrelage tiède, il dort. Sa respiration profonde atteste d'un sommeil véritable. Après être allé courir dans la forêt de bon matin, il se repose. Les feuilles emplies de rosée, éclairées par les premiers rayons de soleil et l'odeur de la terre mouillée, l'ont accompagné tandis qu'il gambadait parmi les fougères et les branches tombées de la veille. Il a marché, mangé, bu et maintenant il est plongé dans un état bienheureux. A quoi rêve t'il ? Quels sont les rêves de nos animaux ? Je perçois comme des soubresauts qui l'agitent, les poils qui bougent et se dressent, un gémissement furtif. Est-il encore dans la forêt à sentir les chemins ou à guetter du gibier ? Se voit-il courir à travers les bois, libre et sauvage ? Je le regarde se retourner entièrement sur le dos, mettre les quatre pattes en l'air, pareil à un bébé, apaisé. Il n'aboie pas, ni ne remue la queue, il dort. Mais au moindre de mes mouvements, un oeil s'ouvre, à l'affût : *où va t-elle ?* Je

sens son regard suivre le parcours de mes gestes et ce n'est que, lorsque je me rassois de nouveau, qu'il referme les yeux. Il ne sait pas encore que bientôt je vais m'en aller et le laisser. Arrivera t-il à se rendormir seul ? Une de ses pattes s'étire brusquement pour revenir relâchée sur son flanc. Qu'arriverait-il si je m'allongeais contre lui ? Saurait-il rester ou au contraire, s'en irait-il ailleurs pour avoir la paix ? Ses deux oreilles toutes petites et recroquevillées sont posées sur le haut de son crâne. Il se tient comme un fœtus dans le ventre et pourtant est si grand. Confiant, il part dans des sphères où je ne peux le suivre. Plus rien ne bouge. Il dort.

Odeurs

L'odeur de mon aisselle, parfois aimée, parfois exécrée.

Son odeur de la cigarette lorsqu'il fumait et aujourd'hui,
l'odeur de sa peau sans fumée.

Leurs odeurs avant et après la pluie mêlées à leurs poils
luisants.

L'odeur du non amour, de l'indifférence et de la
froideur entre deux êtres.

L'odeur d'un parfum d'un ou d'une inconnue dans le
métro.

Je n'aime pas l'odeur du compost, mélange
d'épluchures de légumes et de pourriture.

L'odeur de mes enfants à travers leurs âges.

S'enivrer d'odeur en mettant de l'essence dans sa voiture.

Se ficher de l'odeur du vin mais pas de celle des tilleuls en fleur.

L'odeur de la mort que je sens parfois chez moi me questionne et me terrifie.

L'odeur du sans abri auprès de qui on n'ose pas aller s'asseoir dans le train.

L'odeur du mépris et de la lutte des classes.

L'odeur d'un vêtement que l'on sort de la machine à laver.

Elle a oublié de fermer le gaz, l'odeur d'un fond de casserole brûlé.

L'odeur des sexes, doit-on en parler ?

Sentir tellement d'échantillons de parfum dans une parfumerie qu'on ne sent plus rien.

L'odeur des vieux livres, non vraiment pas, pas ça.

L'odeur de l'écriture, a t-elle véritablement une odeur ?

Bruits de tournage

Nous sommes toutes là, cinq autour de la table ronde, au milieu de la pièce.

Nos rires, nos gloussements ridicules, nos voix perchantes plutôt vers l'aigu, en raison de l'excitation et nos regards vers les autres qui nous scrutent sur un petit écran, à quelques mètres de là, en nous lançant des vannes caustiques. L'écho strident de nos voix qui y répondent dans l'atmosphère totalement électrique, excitation de nos corps, de nos gestes, émotion de nos textes, appris par coeur et qui ne demandent qu'à jaillir, les bruits de l'attente, l'objet métallique qui tombe, nos rires étouffés et le chut grave et ferme qui nous tait.

Il est huit heures du matin dans un salon bourgeois parisien donnant sur la rue. Par la fenêtre entrouverte, des camions de livraisons klaxonnent, la voix d'une conductrice répond, un enfant pleure et sa mère le gronde, il faut aller à l'école ! A pas de loup, l'ingénieur-son place la perche-micro au-dessus de nos bouches et

la caméra est toute près de nos chaises ; nous ne bougeons plus. Le caméraman déplace l'écran réflecteur sur le parquet en bois qui grince un peu, le réalisateur regarde la scène se préparer en soufflant lentement sur son café chaud, nous prenons conscience du bruit des minutes qui s'éternisent.

Le réalisateur dépose son café sur une petite table basse en verre et ferme la fenêtre. Les ingénieurs ne bougent plus, les actrices ne parlent plus, le silence est tendu. Une jeune fille s'approche de nous, avec dans les mains, le clap qui claque pareille à une gifle et la voix de l'homme lance : » ACTION « . Aussitôt, ça s'agite, ça dit, ça remue, ça bafouille, ça se trompe et l'homme vocifère : » COUPEZ « , le silence se fait instantanément. Le réalisateur marche jusqu'à la table, nous demande ce qui s'est passé, explications, excuses, nous nous redressons, nous allons recommencer, déjà prêtes. Plus un bruit, c'est reparti !

D'un amour

C'est l'histoire d'une femme qui à chaque fois qu'on lui demande si elle est encore amoureuse de l'homme avec qui elle vit depuis une trentaine d'années s'interroge. Cette simple question la plonge dans un tourment de pensées, de doutes, de certitudes aussi et, à chaque fois, qu'elle se trouve devant quelqu'un qui la pose, elle tressaille. Et longtemps après avoir quitté le questionneur ou la questionneuse, elle continue de tressaillir. *Est-elle encore amoureuse de cet homme ? Qu'aime t'elle encore en lui ? Quel effet que cette chose aimer en elle ?* Ce sont exactement ces pensées qui parcourent son corps et sa tête ce matin du 25 juin tandis qu'elle est attablée à une terrasse de café et que son amie Sophie qui vient de partir n'a pas omis de lui poser la question. L'a-elle fait dans un but précis ou serait-elle intéressée par lui ? se demande t-elle tout en tournant la cuillère dans sa tasse pour mélanger le lait et le café. Elle tente de se remémorer tous les moments où elle se trouvait en leur compagnie, mais seules de vagues images surgissent dans son esprit.

C'est l'histoire d'un homme qui aime une femme à qui on pose toujours la question, à savoir, si elle est encore amoureuse de lui. Lui ne comprend pas bien le sens de cette question et d'ailleurs personne ne lui a jamais demandé. Il se dit que si on lui posait, enfin, si quelqu'un osait lui poser, car il n'est pas homme à qui on dit ce genre de phrase, donc si quelqu'un osait le faire, si quelqu'un osait seulement, celui-ci comprendrait aussitôt par le regard et le silence qui adviendraient au moment de l'interrogation, qu'il aurait mieux fait de se taire. Il comprendrait instantanément qu'il aurait touché là quelque chose de l'intime qui ne le regarde pas et il s'empresserait de continuer la conversation, sans attendre de réponse, comme une erreur, un égarement sans importance, qu'ils noieraient dans les verres de rhum qu'ils seraient en train de partager.

C'est l'histoire d'une question qui serait toujours posée à une femme et non à son homme. Une question banale, voire anodine, qui peut-être demandée sur plusieurs tons 1. Grave si l'on souhaite s'engager dans

une discussion touchant la personne au plus profond d'elle-même comme une invitation à se questionner intensément. 2. Léger et aérien comme une interrogation dont finalement on n'attend pas vraiment de réponse mais lancée comme cela pour passer le temps. 3. Confidentiel pour partager un secret. 4. Cynique parce que de toute façon, on ne croit plus à l'amour et on trouve presque cela ringard cette femme et cet homme qui continuent à clamer leur amour. 5. Hypocrite car tout ce qui nous intéresse à ce moment précis, c'est de sentir à quel moment, il pourrait y avoir une faille, quelque chose qui nous fasse comprendre qu'il y a peut-être moyen d'espérer une séparation pour eux et pour soi-même, un possible, un éventuel avenir. Quoi qu'il en soit et quelque que ce soit l'humeur que l'on choisit pour faire la demande, la véritable question que l'on ne pose pas mais qui nous brûle les lèvres est : *Mais comment font-ils ?*

Dans un pan du mur de l'appartement parisien où se déroulait le tournage, il y avait une pile de livres collés les uns sur les autres, mais pas de couverture, pas de noms, pas de titres, tous étaient mis à l'envers, offrant aux regards, seulement des pages et des pages d'écriture. Impossible d'en attraper un sans en faire tomber le tout, c'était magnifique !

Non loin du petit lit où elle s'était endormie pour ne plus jamais se réveiller, trônait une statue du Christ grandeur nature à savoir de la taille d'un humain, les bras écartés, prêt à accueillir son prochain. Mais Dieu cette nuit-là n'a servi à rien !

Juste avant que nous repartions toutes deux dans des directions opposées, je remarquai

brièvement que le magazine qu'elle lisait était le dernier Vogue, ce magazine américain sur la mode féminine diffusé à plus d'un million d'exemplaires mensuels dans le monde, et aussitôt la voix de ma mère dans ma tête a juré à grands cris *que l'art était dans ces pages.*

A mesure que j'écoutais les mots des gens m'expliquant A + B pourquoi il serait peut-être envisageable de voter pour quelque chose que *l'on n'a jamais essayé*, il m'a semblé percevoir au lointain les premières notes de l'oeuvre *Ainsi parlait Zarathoustra* composé par Richard Strauss sortant par une des fenêtres dans les étages d'un immeuble.

Juste avant d'arriver dans le virage de la maison se trouve une petite fontaine endommagée datant de l'époque romaine où l'on ne va pas tirer l'eau mais où il est bon de se promener tout

autour et regarder le fond en priant de ne jamais tomber dedans.

La porte entrebâillée

Rien, pas un mot, pas un son, ne lui venait aux lèvres. Elle savait qu'il ne dirait rien. **Je savais aussi qu'il ne dirait rien.** Il s'était carapaté derrière un silence borné. *Et je le connaissais si bien ce visage borné, fermé à toute éventualité, je le connaissais par coeur.* Son visage replié, le menton tombant sur le cou, les yeux sur sa propre poitrine, la bouche scellée, il ne la regardait plus. *Et ne me regarde pas non plus, ignorant que je suis là où je ne devrais pas être, cachée derrière la porte que je viens d'ouvrir sans bruit. Mais pourquoi suis-je entrée ?* Cette porte entre ouverte, je n'ai pas résisté. Elle savait les mots qu'il lui faudrait prononcer pour qu'il se redresse et que dans ses yeux malheureux, une lueur d'espoir s'anime. Elle connaissait exactement les paroles

à dire, les gestes à faire, les émotions à montrer, pour que de nouveau, il se sente fort, puissant, en sécurité. **Moi aussi, je les connais les mots pour ouvrir, guérir et rassurer. Ces mots que tu n'as pas eu enfant et que rien ou presque ne peut réparer.** Elle savait tout cela mais elle ne bougeait pas. Elle se tenait droite, loin de lui, le corps tendu comme prête à bondir. **Mais pourquoi moi non plus, je ne bouge pas, je n'ai rien à faire là, ce n'est pas ma vie, pas mon histoire, il faut que je parte, que je referme la porte sans bruit, il est grand maintenant.**

Elle regardait son cou replié, ses épaules tombantes, son dos affaissé et elle sentait monter en elle une violence, une colère, une envie fulgurante de le frapper. **Je me souviens comment maman ne supportait pas son attitude et qu'excédée, elle le tapait.** » Tu ne dis rien ? » Sa propre voix l'avait étonnée, presque blanche, presque neutre, comme la peur de trop parler, de trop hausser la voix, de le foudroyer avec la langue. Il s'était creusé un

peu plus, il était tout recroquevillé, presque dégoûlant. *Mais redresse toi petit frère, n'aie pas peur, elle t'aime et tu le sais, ne gâche pas tout.* Au tout début, elle s'était imaginé qu'il était timide, introverti et elle l'avait prise dans ses bras pour le consoler mais le temps avait passé et elle savait qu'il n'en était rien. *Non bien sûr il n'en est rien, mais il y a des blessures qui ne se referment jamais complètement et tu n'y peux rien ma chérie, tu n'y peux rien, sauf patienter et l'aimer. Moi aussi je connais ça, cette fermeture quand je me sens vulnérable.* Elle ne céderait pas. *Je ne peux pas rester là ! Non je ne peux pas. Comment faire ? J'ai refermé la porte. Et si je reculais à petits pas ? Mais eux, je ne peux pas les laisser comme ça, non je ne peux pas.*

» Tu ne dis rien ? » prononcé sans attendre de réponse. Une terreur l'avait envahie quand elle avait parlé, la terreur de la haine qu'elle ressentait. La haine et le dégoût. **S'il te plait, ne le hais pas, ne le hais pas, il t'aime et tu le**

sais, mais il ne sait pas comment dire, comment faire mais s'il te plait, ne le hais pas. Elle le trouvait mou, lâche, souhaitait le faire rouler, le tirer ou le mordre juste pour entendre le son de sa voix crier. Comme à chaque fois pendant longtemps, elle s'était approchée de lui, avait murmuré dans son oreille, avait caressé ses mains, avait mis ses yeux dans les siens et tout le monde y avait cru, je me souviens m'être dit, » ça va, il a trouvé quelqu'un qui peut le comprendre et l'aider à dépasser, à s'accrocher«, mais là rien. Il ne dirait rien elle le savait le connaissait mais ne bougeait pas. **S'il te plait, ne le lâche pas ! Il tomberait et ne pourrait se relever sans toi. Bon, allez je me montre et je l'engueule. Non, je ne peux pas, je ne peux pas, ils ne vont pas comprendre, il faut que je m'en aille.**

D'une voix douce, il s'est mis à parler. **Tu parles ? Mais oui, parle, vas-y frère chéri, parle.** Ses mots avaient le goût de l'amour, le goût du pardon, le goût de lui pour elle. Il a dit

ce qu'il ne lui avait jamais avoué, il lui a fait entendre ce qu'elle attendait et qu'il n'avait jamais osé lui confier. Les mots sortaient lentement de sa bouche. Il s'était redressé et la regardait. Il parlait comme il ne l'avait jamais fait et maintenant, il était entièrement debout, à lui adresser ses secrets. **Mon dieu, mais je ne devrais pas être là, faites moi sortir. Oh mon dieu frérot, c'est si beau, si beau quand tu parles.** Elle avait baissé les yeux, n'osait plus le toiser, son corps à elle s'effondrait contre le mur contre lequel elle se tenait. » Tu ne dis rien ? » lui avait-il murmuré, à son tour. Elle se taisait. **Mais vas-y imbécile, prend la dans tes bras ! Tu ne vois pas qu'elle n'attend que ça ? Oh ce n'est pas vrai, il faut tout faire ! Non, je ne peux pas, je ne peux pas, je ne bouge pas. Mais il faut que je m'en aille, il faut que je les laisse. Ah voilà, il se penche vers elle. Merde, ils s'embrassent, il faut que je parte, il faut que je parte. Bon, je ne regarde pas. ça va aller, ça va aller, mon frère mon petit frère, tu**

assures, tu es si beau. Ah ben voilà je vais
me mettre à pleurer, non je peux pas
pleurer, pas ici mais comment je me tire
d'ici moi, comment ?